

Propos du Président

Monsieur le Doyen, Monsieur le Directeur Général,

Je vous remercie vivement, non seulement de nous accueillir dans les locaux de la Faculté, Monsieur le Doyen, mais surtout de concrétiser par votre présence simultanée, la parfaite harmonie qui règne ici entre l'activité de Soins et l'activité d'Enseignement. Le troisième personnage de la Trinité, qui symbolise la Recherche et, selon le catéchisme, « procède » des deux autres, est comme il se doit, immatériel, mais présent. Il va sans aucun doute souffler sur cette réunion.

Mes chers Collègues,

Traumatisé peut-être par mon prédécesseur Claude Moreau, qui m'avait dit un jour, bien à tort, que le principal travail du Président était de préparer son discours. J'ai rêvé récemment que j'arrivais ici ce matin ayant totalement oublié de le faire. Je devais donc bon gré mal gré l'improviser, et le rêve a voulu qu'il fût bien meilleur que si je m'étais donné du mal... L'idée m'a paru bonne. Je la livre donc à mes successeurs.

Cher et irremplaçable Jean Lannelongue, Providence des Présidents, tu prévois tout, même grosso modo ce qu'ils doivent dire, et j'ai retenu qu'ils devaient commencer par résumer leur carrière. Je le ferai donc, sans narcissisme, masochisme, ni flagornerie. Mais assez brièvement pour ne pas plagier ces leçons inaugurales auxquelles nous nous pressions autrefois comme à de grandes premières, et laisser croire à la nostalgie d'un temps et d'un lieu révolus.

—

Issu d'un département qui produit surtout des fromages de chèvre, et d'une famille où il n'y avait de salut qu'à la Faculté de Droit, initié dans ce qui était alors la plus petite Ecole de Médecine de France, j'adorais le canular..., mais j'aimais l'anatomie... Aussi, montai-je à Paris, comme on disait, et cette montée voulait en effet dire quelque chose sur la carte.

C'est par la chirurgie infantile que commença, dès l'Externat, ma carrière parisienne. C'est par la chirurgie infantile que treize ans plus tard elle s'est terminée, en queue de poisson, et c'est ainsi que je suis arrivé en Bretagne.

Mais j'avais été entre temps, l'interne des deux grands patrons qui dominent l'orthopédie française de notre époque. J'ai eu la chance d'être un des premiers à appartenir à leurs deux écoles et à en éprouver l'incomparable complémentarité.

Cher Monsieur Merle d'Aubigné, j'ai ressenti de ces terreurs dont je croyais à chaque fois ne pas me remettre, même si l'orage n'était pas forcément dirigé contre moi. Ramadier détournait la tête. Méary relevait ses lunettes sur son front. Michel Postel ne disait rien. Mais nous ne le connaissons pas assez pour savoir que c'était dans sa nature, et son silence me semblait approuver la colère de Zeus.

Mais beaucoup plus que de mes terreurs, je garde le souvenir de mon émerveillement devant cette équipe de Cochin, dont le Maître maniait en réalité la baguette comme le fait un chef d'orchestre, et nous faisait apparaître la méthode dans l'examen, le raisonnement dans la discussion et la perfection dans l'acte opératoire comme des exigences élémentaires qu'on était pourtant loin de rencontrer partout Si j'ai appris quelque rigueur dans le travail et si j'essaie de la transmettre, aucun des jeunes qui m'entourent n'ignore que c'est de lui que nous la tenons.

A Garches, c'était une autre musique. Plutôt que la symphonie, c'était le récital, à la rigueur l'Orchestre de chambre. Mais on y cotoyait tous les matins à la fois le compositeur et le virtuose, un virtuose qui jouait indifféremment de tous les instruments, et qui souvent faisait semblant d'improviser.

Robert Judet n'utilisait la baguette, ni pour corriger, ni même peut-être pour nous diriger. Mais si je ne me souviens pas de l'avoir vu se fâcher contre nous, plus je prends du recul, plus je réalise avec un

peu de gêne que, vue du haut de son écrasante personnalité, aucune de nos fausses notes ne devait lui échapper.

De ces deux écoles si différentes, dont l'une nous apprenait à ne jamais avoir peur, l'autre à toujours avoir peur de ne pas faire ce qui convenait le mieux, qui pourrait dire laquelle nous a été la plus profitable ? En avoir porté la double étiquette est en tout cas le privilège inestimable que je conserve de mes années parisiennes.

—

Beaucoup de temps a passé depuis, et je n'ai jamais ressenti l'impression, sans doute plus inquiétante que grisante, d'être libéré des influences formatrices ou, pire encore, arrivé. Je ne le dois pas seulement à de fréquents retours aux sources, mais aussi à l'enseignement permanent de ce maître polycéphale qui règne sur l'Ouest : le Club des Dix.

Chers amis, de peu mes aînés, puisque plusieurs d'entre vous étiez mes chefs de Clinique lorsque j'étais interne, la présidence que vous me cédez m'impose de rappeler comment vous avez marqué notre façon à tous de travailler.

Votre groupe, au départ, s'appelait le Club d'Echecs. C'était tout un programme, qui enterrait une fois pour toutes les sociétés « d'admiration mutuelle », et ouvrait la porte à ce que personne n'aurait osé...

Grâce à vous, la contestation des idées toutes faites et des affirmations péremptoires, la discussion des doutes, des écueils et des ratés étaient devenues possibles. Grâce à vous le premier souci d'un jeune orthopédiste sortant du clinicat n'est plus de trouver une clientèle, mais d'adhérer à un club. Nous l'avons tous fait, même si le nôtre, au bout de vingt ans n'a toujours pas trouvé de nom... Groupes de travail, groupes de voyage, les deux à la fois presque toujours, aux dépens même de l'intérêt touristique, et tu te rappelles Jean Lannelongue, comment nous avons découvert ensemble Manhattan au petit matin pour être à l'heure chez Insall.

Parmi ces contacts avec nos collègues étrangers, certains sont particulièrement étroits et se resserrent d'année en année.

Dear British Members of the SWOC ,

Despite the proximity, our mutual visits have not always been easy.

In the 14th Century, you occupied Brest over forty five years. And three centuries later, the French Marshall Tourville fleet having set sail, Lord Berkley seized the opportunity ; he came with 120 vesseks and 8000 soldiers and moored in front of Camaret, obviously in order to stay. But his troops, after having tried to land, were thrown out to sea, and the English fleet was forced to sail back to Portsmouth.

So, it was probably a good revanche of fate if in 1981 the French orthopaedic fleet, having landed at Helford River for the meeting of the SWOC, was bound to stay for it was blowing a gale, and the come back of the sailors was not glorious at all.

Today, we have finally succeeded in meeting, You are welcome in Brittany, and we hope to see your staying with us as long as you can wish....

—

Un des objectifs essentiels que doit maintenant se fixer notre Société est d'assumer le changement de génération. Nous qui en devenons les aînés, je crois que nous sommes assez lucides pour comprendre, et assez ouverts pour accepter avec enthousiasme, que les jeunes orthopédistes accèdent ici non seulement à la parole, mais aux responsabilités. Ils sont, dès cette année, chargés de la sélection des flashes, et de la préparation de la prochaine Table Ronde.

Chers Collègues des années 40,50 et bientôt davantage, après de longues années d'exercice solitaire de l'orthopédie, j'ai trouvé ici à Brest avec vous un esprit d'équipe, stimulant pour moi, astreignant pour vous, bénéfique certainement pour nous tous et pour nos malades.

C'est bien avec vous qu'il faut discuter les inquiétudes ou les préoccupations qui nous assaillent, parce que vous êtes directement concernés. Vous y êtes aussi mieux préparés que nous ne l'étions à votre âge. Les contacts, en France et à l'étranger vous sont plus faciles. Le clinicat plein-temps, que nous n'avons pas connu, même si les tâches quotidiennes y sont lourdes, vous introduit d'emblée dans ce débat. Bref vous êtes acteurs à part entière dans cette pièce que nous jouons à trois personnages : l'Orthopédiste, son Malade et l'Orthopédie....

Entre l'orthopédiste et son malade, c'est un très long dialogue, même s'il commence ou se termine, malheureusement pour vous, collègues des grands C.H.U., avec la fermeture du cartilage de conjugaison...

Mais l'Orthopédie, personnage mythique, passe et vieillit très vite sous nos yeux, renaît de ses cendres, et nous contraint à reprendre inlassablement une conquête dont on sait qu'elle n'aboutira jamais....

C'est le mythe de Sisyphe, dont la pierre retombe dès qu'il a réussi à la repousser vers la hauteur. Mais, si l'on veut rester dans la légende, c'est aussi celle de Pygmalion, qui sculpte lui-même l'objet de sa conquête et finit par lui donner la vie.

Car nous ne pouvons pas nous permettre d'être des usagers ou des consommateurs d'Orthopédie. Nous sommes, que nous le voulions ou non, et si prudents que nous soyons, des expérimentateurs, condamnés à agir sans toujours savoir exactement où conduit ce que nous faisons, ou à stagner jusqu'au très long terme si nous voulons attendre une certitude qui peut-être nous décevra...

Nous resterons donc toujours confrontés à des choix que ne feront pour nous ni l'ordinateur, ni le plus intelligent des technocrates, ni même les comités d'éthique médicale. Et l'Orthopédie restera humaine, parce qu'elle gardera toujours cette dimension morale, à l'échelle individuelle de chacun de nous.

La prévention elle-même, ou l'idéal et l'économie sont pour une fois réunis, n'échappe pas à ces dilemmes. Si les traumatismes de la ceinture de sécurité sont moins inquiétants que les lésions crâniennes qu'elle évite, la diminution du risque de la variole a rendu moins négligeable celui de l'encéphalite vaccinale, au point que la vaccination est remise en question.

En matière de luxation congénitale de la hanche, confronter le danger de la prévention et celui de la maladie qu'on veut prévenir est devenu une préoccupation majeure. Il ne suffit plus de mettre en abduction les hanches luxables ou dysplasiques des nouveaux-nés. Il nous faut maintenant à la fois plaider pour cette méthode et en arrêter les prescriptions abusives. Qu'il est donc difficile d'expliquer que sont aussi impardonnables la dysplasie négligée, la luxation aggravée par une abduction aveugle et l'ostéochondrite d'une hanche abductée sans raison suffisante !

—

L'Orthopédiste, son Malade et l'Orthopédie jouent une pièce difficile. L'essentiel est la relation qui les unit. Le reste n'est que décor et mise en scène. Mais on peut se demander aujourd'hui à partir d'où les hardiesses de la mise en scène sont susceptibles de dénaturer la pièce.

Je limiterai ce trop long discours en n'abordant à cet égard que deux des problèmes de l'heure : la transformation et la départementalisation des services hospitaliers, et l'internat.

—

Si la départementalisation est redoutée par beaucoup d'entre nous, je vous avouerai m'en inquiéter beaucoup moins que de ce qui l'entoure, de l'esprit dans lequel cet ensemble est conçu, et de l'absence de consultation vraie des intéressés.

Il faut commencer par faire la part des mots .

Ce sera, nous dit-on, la nuit du 4 août des Mandarins. Mais qu'est-ce qu'un Mandarin aujourd'hui ? est-ce le Professeur Postel parce qu'il dirige toujours un Service, plus que le Professeur Castaing parce qu'il s'est plus ou moins départementalisé bien que restant Chef de Service ? Non, le Mandarin n'est pas une structure. C'est l'existence d'hommes à l'esprit mandarin, et ce n'est par une ordonnance qui les changera.

Les décisions seront prises collégalement. Décisions thérapeutiques ? Depuis Cochin nous les prenons toujours au Staff. Ajoutons-lui l'adjectif « collégial ». Décisions dans la marche du service ? Ici, nous les prenons volontiers, avec mes collaborateurs médecins ou non, lors de ce que nous appelons pieusement le « conclave ». Faut-il changer ce nom ?

On supprimera le chef de service. Si son nom choque, supprimons-le. Mais si c'est son rôle qu'on veut lui retirer, ne nous étonnons pas qu'il se consacre alors au pied bot, à l'hallux valgus, et pour certains à la pêche à la ligne, si ses responsabilités l'ont obligé jusque là à refouler ce penchant secret. Je ne suis pas sûr que ce soit souhaitable.

On supprimera les Professeurs. La belle affaire ! En Italie, ils le sont tous, en Angleterre, très peu le sont. Cela ne change rien.

On supprimera les Services. C'est d'abord une question de portes. On les rapproche : ce sont des Unités ; on les éloigne : ce sont des Départements. On perce un escalier : ce sera un Institut.

Un super mandarin, élu donc démandariné, fera les commandes et se chargera des rapports avec une direction elle-même devenue collégiale et pas plus fière pour ça... Vous êtes volontaires ? Moi pas. Mais on en trouvera certainement !

A vrai dire, nous n'avons pas besoin de toute cette logorrhée pour comprendre que c'est un objectif prioritaire que de rationaliser les équipements, et coordonner la gestion. Nous en sommes non seulement conscients mais parfaitement décidés à y collaborer. Comme le font ceux d'entre vous qui travaillent dans les cliniques privées, et ils y sont bien obligés. Comme le font nos collègues étrangers du Sick Children de Toronto ou du HSS de New-York, qui ne sont que de vastes Départements.

Nous n'avons pas besoin de toute cette logorrhée pour être convaincu que les jeunes orthopédistes doivent avoir des responsabilités et un statut qui les mette à l'abri des inquiétudes de l'avenir. Comme cela se passe dans la plupart des équipes de ville où cela s'appelle un contrat.

Bref, nous voulons bien que nos dirigeants prennent ce qu'il y a de bon dans les cliniques privées ou les hôpitaux américains...Mais de grâce, qu'on ne brandisse pas l'épouvantail de la lutte des générations ! Nous refusons, les uns et les autres, de tomber dans le panneau des jeunes qu'on excite et des vieux qu'on affole.

Certes, je ne tiendrais pas ce langage si nous étions des ingénieurs ou des cadres administratifs imbriqués sans intermédiaire dans une pyramide hiérarchique. Mais notre métier étant ce qu'il est, je crois fermement que nous serons protégés par nos malades, qui resteront interposés entre nous et les doctrines, les modes, les statuts et les contraintes. Je crois que c'est grâce à eux que resteront, quoi qu'il arrive, l'enseignement à celui qui sait, l'apprentissage à celui qui veut apprendre, la technique à celui qui la connaît, l'autorité vraie à celui qui a l'expérience, et peut-être l'illusion de l'autorité à celui qui ne connaît rien d'autre.

—

Beaucoup plus préoccupant me paraît être le problème de l'Internat. Même si un tout récent avant-projet veut nous rassurer sur les réformes de la Réforme, ce cri d'alarme ne me paraît pas caduc, et nous percevons tous la menace, tantôt avouée, tantôt sournoise, tantôt imminente, tantôt lointaine, qui pèse sur le principe même, qu'il s'agisse de la supprimer ou de la dénaturer.

Or, le principe de l'Internat, c'est-à-dire une des meilleures particularités de la médecine française c'est d'être de façon indissociable un Concours, une Ecole et une Responsabilité.

Ce concours, personne n'a jamais aimé le préparer, le passer, ni même le corriger. Mais l'internat ne se conçoit pas plus sans le concours que le concours sans l'Internat. Car la « médecine sans peine », c'est la méthode Assimile : elle permet de se débrouiller ; elle n'a jamais formé des spécialistes, moins encore des enseignants.

L'Internat sans concours volontaire, pudiquement baptisé « internat pour tous », c'est l'école pour personne et la responsabilité diluée. Jamais on n'a vu un interne ou un externe quand l'Externat existait, quitter le service parce que midi sonnait. Mais cela est marqué d'un nom réactionnaire : l'élitisme.

Alors on attaque l'Internat de biais, en invoquant les privilèges qu'il confère. Nous l'avons vu récemment à propos des CES, et il faut reconnaître que la dualité des voies d'accès aux spécialités est une étrange situation, où la dispense de l'examen pour certains pouvait exacerber les prétentions des autres .

Certes si les connaissances théoriques sont inutiles, il faut supprimer l'examen. Mais si elles ne le sont pas, il me paraît aussi ridicule d'affirmer qu'un interne les possède de droit divin, que de prétendre que son activité pratique ne lui laisse pas le temps de les acquérir.

Régler la question de l'équivalence, ce n'était pas la généraliser, c'était l'abolir. Et les orthopédistes, par l'institution du Collège, avaient compris que le nivellement ne se fait pas forcément par le bas.

Le but du Collège, c'est d'imposer un contrôle après avoir apporté un enseignement. Et c'est peut-être notre chance de spécialité non reconnue que de pouvoir faire mieux qu'un CES, en intégrant une formation théorique à l'expérience pratique irremplaçable que connaissent nos Internes.

Pour nous, petits C.H.U. des provinces reculées, cet enseignement est lourd d'efforts, de temps et de déplacements. Si néanmoins nous voulons que l'Internat, même le nôtre, reste une Ecole, nous n'avons pas le choix.

Mais, ce sera mon dernier mot, une meilleure coordination des réunions de notre spécialité, quant aux lieux, aux dates et aux sujets, me paraît devenir nécessaire. Les réunions festival d'un service, les réunions récital d'un sujet, les réunions statutaires des sociétés se superposent, s'enchevêtrent, se concurrencent. Et pour éviter de choisir, on y sur-imprime les réunions d'enseignement du Collège...

Cette énergie est anormalement gaspillée, et celui c'entre nous qui saurait la canaliser nous rendrait plus de services que s'il inventait une nouvelle prothèse...

Mes Chers Collègues,

Je me garderai de conclure. Je vous laisse choisir dans mes propos ce qui peut s'y trouver d'optimisme, peut-être paradoxal, d'inquiétude à peine narquoise, voire d'indifférence un peu désabusée, mais sûrement pas de pessimisme...fondamental !

Pardonnez-moi si j'ai paru vous parler de sujets graves avec désinvolture. Traiter avec solennité de choses légères eût abouti sans doute à des effets plus subtils...Faute de l'avoir fait, je n'ai pas su finir sur la moindre note d'humour, et c'est toujours pour moi un regret ! Mais qui sait ? Grâce au talent de notre modérateur, c'est peut-être dans le rescelllement des prothèses totales que vous allez maintenant en trouver.

Bernard Courtois